

Aspects de la vie quotidienne au Rio de la Plata vers 1830 (*)

par Victor BOUILLY

Premier Secrétaire de l'ambassade d'Argentine à Paris (Service culturel)

Je tiens vivement à vous remercier, Monsieur le Président, Messieurs, de m'avoir confié la tâche agréable, bien entendu, de vous raconter comment on vivait au Rio de la Plata, aux environs des années 1830.

Le choix n'est pas conventionnel, étant donné l'importante influence exercée en Amérique du Sud, et surtout en Argentine par la Révolution de Juillet en France (1).

Plusieurs orientations philosophiques s'étaient succédées au Rio de la Plata, depuis le début du XIX^e siècle. L'influence européenne était intense. Aujourd'hui nous sommes habitués à entendre parler de cultures colonisées, et d'impérialismes culturels ou idéologiques. Il est naturel — inévitable même, à ce niveau des histoires respectives — que les ferments de discordance nationale manifestent partout des rebellions intellectuelles en faveur de toute originalité. Il est à souhaiter que l'on connaisse bien ce qui nous est propre, pour en conséquence bien assimiler ce qui nous l'est moins. Cependant il serait excessif de prétendre que la même chose serait arrivée en 1830. Les limites — dans tous les sens du mot —, les limites du pays étaient beaucoup moins définies que ce que l'on pourrait concevoir de nos jours, avec l'image superposée de la réalité actuelle.

A la lecture des encyclopédistes français, de Rousseau, des libre-échangistes, des physiocrates du XVIII^e siècle, le contact par les livres continua avec l'école de philosophie que l'on appela « Idéologie », et avec le sensualisme. Dans un passage de son *Autobiographie*, Vicente Fidel Lopez, se référant aux livres de sa jeunesse disait : « De nos jours, personne ne peut imaginer la perturbation morale que ce succès produisit sur la jeunesse argentine à l'Université.

* Communication présentée à la séance du 24 avril 1976 de la Société française d'histoire de la médecine.

(1) Les pages suivantes sont la synthèse d'un des chapitres de notre livre *El interregno de los lomonegros* (1830-1835). Buenos Aires, Ediciones La Bastilla, col. « Memorial de la Patria », 1974, 138 p.

Un nombre incalculable de livres et d'auteurs dont on n'avait jamais entendu parler jusque là, firent leur apparition. Les œuvres de Cousin, de Villemain, Quinet, Michelet, Jules Janin, Mérimée, Nisard, etc., allaient de main en main, créant une curiosité fantastique d'idées sur les écoles et les auteurs, romantiques, classiques, éclectiques, saint-simoniens. On s'arrachait les œuvres de Victor Hugo, de Sainte-Beuve, les tragédies de Casimir Delavigne, les drames de Dumas, et de Victor Ducange, et George Sand.

Le *Revue de Paris*, où l'on trouvait ce qu'il y avait de plus nouveau dans la littérature française de 1830, était recherchée comme un trésor rare. On apprenait à penser d'une façon moderne, à écrire avec des intentions nouvelles ». Et il terminait ainsi : « Le réveil de la littérature française avait mis en nous, jeunes gens de 21 à 24 ans, la même ardeur pour la révolution sociale et le règne des idées nouvelles ».

Plus tard, en 1839, quelques lignes de Sarmiento dans « Souvenirs de Province », complétaient celles de Lopez, car à son tour il découvrait les « idées nouvelles ».

On peut d'ailleurs noter qu'il y a un trait commun dans le mode d'expression de ces deux auteurs : la nouveauté, la rénovation absolue par rapport aux lectures de la génération antérieure. Peu importe qu'il y ait des éclectiques et pas encore des socialistes à la manière de Leroux ou de Raynaud, ou que coexistent Mérimée et Villemain, ou qu'apparaissent Victor Hugo et George Sand et même Casimir Delavigne. Ils seront plus tard dédaignés, lorsque la passion pour la *Revue Encyclopédique* animera les jeunes du Rio de la Plata.

La Révolution de 1830 donna l'occasion aux divers courants de se manifester et de se canaliser. L'on comprend fort bien la ferveur des jeunes du Rio de la Plata pour l'ensemble des orientations qu'ils nommèrent « les idées nouvelles ». Cet enthousiasme était provoqué par plusieurs événements du moment :

- la passion contre l'absolutisme ;
- la doctrine du progrès continu qui atteignait sa plus grande diffusion.

Cette doctrine offrait le double intérêt de structurer le complexe historique passé, et de présenter l'époque contemporaine comme un point culminant, et non comme une décadence.

Les publications périodiques traitant des sujets divers avaient un intérêt universel ; mais par la langue, les méthodes d'exposition, la nationalité de ses auteurs, elles étaient absolument françaises, et la France, dans cette période du XIX^e siècle, représentait le centre de création et de diffusion d'idées le plus important dans le monde intellectuel.

C'est ainsi que des jeunes gens de 21 à 24 ans, décident de fonder une société de lecture. On pouvait ainsi discuter et échanger des idées. C'est en 1833, pendant le gouvernement de Balcarce, qu'apparaît « L'Association d'études historiques et sociales ».

Des noms illustres en font partie, et appartiendront plus tard au Salon littéraire de 1837, base et point de départ du romantisme argentin.

Parmi ces noms, fort nombreux d'ailleurs, l'on trouve Santiago Viola, protecteur désintéressé qui employait une bonne partie de sa fortune à l'achat de livres, aux paiements de souscriptions à des journaux ou des revues. Il prêtait facilement ses livres à ses amis, et c'est ainsi que sa générosité lui valut le remerciement de tous, et la perte de toute sa bibliothèque. C'est un fait que nous regrettons à l'heure actuelle, car l'étude de la vie intellectuelle du Rio de la Plata serait largement facilitée.

Malheureusement, les références, en ce qui concerne l'Association et les activités de la future génération de 1837, sont rares.

La jeune génération se préparait à représenter quelque chose de significatif pour la culture nationale. Elle le fut, mais de façon différente à ce qu'elle avait pu imaginer alors qu'elle n'était encore qu'au stade des discussions et des lectures. « La province flottante de l'exil », comme l'appelait Alberdi, leur donnerait une perspective héroïque, bien que parfois trompeuse, de la réalité interne qu'ils tentèrent de comprendre et d'améliorer.

La « somme du pouvoir public » aux mains de Rosas à partir de 1835, les premières années de dictature, entourèrent d'exigences ardues les armes intellectuelles acquises depuis 1830.

Mais voyons de plus près quelques détails.

Par exemple quel était le goût du public de cette époque ?

Pour le déterminer, on peut se baser sur la liste des livres qu'apportaient les bateaux venus d'Europe, et publiée dans les journaux.

La lecture des auteurs romantiques et préromantiques fut antérieure à l'existence d'un romantisme local. Les journaux de ces années démontrent que Chateaubriand était déjà connu à Buenos Ayres depuis au moins 1817 ; Madame de Staël depuis 1822, et Lamartine depuis 1827.

Dans les années suivant 1830, le public du Rio de la Plata, était avide de romans tels que ceux de Walter Scott, ou Dumas père, et de Victor Hugo, avec *Notre-Dame de Paris*. On parlait également d'Eugène Sue, et ses *Mystères de Paris*.

Le romantisme européen — en particulier français —, fit ensuite son apparition, grâce à ses grands poètes et romanciers.

Il n'en était pas de même avec le théâtre. *Hernani*, qui avait provoqué la célèbre bataille, et qui opposait les romantiques et les antiromantiques ne fut donnée à Buenos Aires qu'en 1841. En revanche, une série de drames de moindre importance, furent à l'avant-garde du théâtre romantique de Buenos Aires à partir précisément de 1830.

Les représentations continuaient, mais nous ne possédons aucun document sur les réactions du public, seulement quelques critiques fort réservées de la presse. *Guillaume Tell* de Schiller, dans la version musicale de Rossini, fut très bien accueillie en 1831. Cependant, un auteur avait toutes les faveurs du public. Il s'agissait de Victor Ducange, pseudonyme de Henri Joseph Brabain.

Ses œuvres sont pleines de truculence, et on y rencontre le conventionalisme de ce théâtre infortuné qui fut décadent alors qu'il venait d'être révolutionnaire. Sa première œuvre « *Trente ans ou la Vie d'un Joueur* », fut donnée à Buenos Aires le 28 juillet 1831. L'année suivante, ce fut « *Quinze ans où les effets de la Perversion* », puis fin 1833, *Julie ou la Libératrice de sa patrie* ». Fait extraordinaire, avec *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, le prénom de Julie exprima, pendant la première moitié du XIX^e siècle une notion d'idéal. Alberdi et Cané, deux des jeunes du Salon littéraire, qui assistaient à des cours de latin rébarbatifs, lisaient en cachette, enchantés, « la Julie de Rousseau ».

A en croire le ton, et la fréquence des commentaires parus sur les journaux, l'on peut dire qu'à Buenos Aires, tout le monde s'intéressait à Ducange.

En 1834, il était nécessaire de se mettre en garde contre les réactions du public. Antonio Gonzales — alors directeur d'une troupe de théâtre — insistait sur la valeur morale des travaux de Ducange, à qui les directeurs de maisons de jeux avaient demandé que cessent les représentations du *Joueur*. Quelques représentations supplémentaires et l'on aurait liquidé les tripots de Paris. Les annonces, les justifications et les lettres du directeur étaient interminables, et constituaient une curieuse forme de publicité « avant la lettre ».

Coïncidence ou non, quelques jours après la représentation d'une autre pièce de Ducange, « *La jeune élève, ou le Collège de Tonnington* », un article non signé paraît dans le journal *La Gaceta*, avec pour seule mention « traduit ». C'était chose courante dans un journalisme antérieur à l'idée moderne de propriété intellectuelle.

Il s'agit d'une satire gentille contre l'école sentimentale. Cet article anonyme aura, sans doute, contribué à augmenter la polémique qui se préparait (2).

Dans ce même numéro de *La Gaceta* apparaît le premier commentaire critique qui mettrait le feu aux poudres. Il est signé « Deux romantiques » et est en réalité une lettre adressée au directeur du journal, comme le seront toutes les autres contributions à la polémique. Les auteurs de la lettre s'exprimaient ainsi :

« Amants par sympathie de l'école romantique, nous ne pouvons pas tenir compte d'une impulsion secrète, qui nous contraint en cette occasion, à dépasser les limites de nos connaissances... Nous avons vu couler sur les joues roses de nos jeunes filles... de belles larmes ; et enthousiastes, nous nous exclamons : Heureux Ducange, vos désirs sont comblés ! »

La réponse ne se fait pas attendre : « Deux anti-romantiques » tout d'abord, puis les signatures se succèdent, telles que : « Un amateur de choses utiles » — « Quelques abonnés » — « Celui de la loge 87 » — « Un mari qui n'est pas et ne veut pas être dans le bon ton »...

(2) On peut consulter Raul-Hector CASTAGNINO : *El Teatro en Buenos Aires durante la época de Rosas* (1944).

Certains journaux faisaient l'éloge de Ducange, essayant de provoquer ainsi des pleurs pour créer un exemple moral. Pour faire ressortir l'importance de l'école romantique dans le monde, ils insistaient sur son succès en Europe.

D'autres journaux critiquaient l'obscurité de Ducange dans le développement des arguments, la moralité douteuse de certains de ses personnages, le manque de contrainte aux principes classiques (tels que les unités d'action, de lieu et de temps). En général, les uns et les autres se perdent dans des détails d'argument, et jugent les caractères comme s'il s'agissait d'êtres réels.

La discussion prend une tournure personnelle. Les anti-romantiques qualifient le drame de Ducange de *navet*. L'indignation est telle que les protestations sont vives. Certains spectateurs réagissent contre l'intolérance et le manque de modération de ceux qui osent traiter ainsi Ducange. Un seul polémiste fait preuve de sérieux, dans un article intitulé *Observations*.

Partisan du romantisme il explique pourquoi il n'est pas absurde de faire la synthèse d'une période de nombreuses années en si peu d'actes. Ce point avait été fondamental pendant la bataille d'*Hernani*. Mais il devait recevoir tant de réprimandes, que le directeur du théâtre dut intervenir. Enfin, la citation incomplète que fait un anti-romantique, d'un auteur européen qu'il ne nomme pas, mène la polémique littéraire à l'insulte directe. Cette polémique atteint son paroxysme, lorsque les partisans d'Aristote et ceux de Victor Hugo, se transforment en énergumènes disposés à en venir aux mains, et les menaces de bastonnades se succèdent.

Mais déjà voici venir la fin de l'année 1834... 1835 commence. Des changements politiques s'opèrent, et personne aujourd'hui en Argentine ne se souvient de Victor Ducange.

On affirme que cette époque fut une des plus orageuses de l'histoire du journalisme. On s'insulta rarement avec tant de fougue. Les injures de tout ordre étaient quotidiennes. Les deux journaux les plus importants étaient *La Gaceta* et le *Diario de la Tarde*. D'autres avaient une existence éphémère. Ils portaient des noms pittoresques tels que : « *Le petit Taureau des Garçons* », « *Le Creveur de Rats* » etc.

Moins connu de nos jours, on trouvait aussi un journal dirigé par l'écrivain napolitain, Pedro de Angelis. C'était *Le Flâneur* ; sa caractéristique était d'être entièrement rédigé en français, et on y trouve des articles fort intéressants de critiques de mœurs.

Les nouvelles de l'intérieur du pays, étaient apportées par les commerçants et les voyageurs, qui les racontaient tout simplement aux journalistes de Buenos Aires. Et il n'était pas rare de voir un article commencer par : « M. Untel qui vient d'arriver de Córdoba » ou encore « un honorable voyageur qui revient de Londres nous apprend » etc. La plupart des articles étaient pris en Europe. Les rédacteurs locaux précisaient ou non les références. On trouvait parfois la mention « traduit », comme seule explication. Les titres des articles originaux étaient, ou pas, traduits en espagnol, ce qui compliquait la question. Certains sont facilement compréhensibles, d'autres nécessiteraient une recherche dans des archives locales ou étrangères.

1830-1840, l'*Encyclopédie Nouvelle* sera décisive. Les nombreux journaux, la grande quantité de ce que l'on appelait *Dictionnaire de la Conversation*, et *Encyclopédie de la Connaissance universelle* faisaient partie d'un ensemble bigarré et pas toujours sérieux ; mais il eut un rôle important entre nous, et en général a pu nous informer de ce qui se passait dans le monde.

L'enseignement officiel était bien pauvre, et faisait l'expérience d'une concurrence des écoles privées chaque jour plus nombreuses. Après la chute du gouvernement de Rivadavia, artistes et professeurs européens se dispersèrent : les uns rentrèrent dans leur pays d'origine, les autres continuèrent leur voyage vers l'intérieur du pays, les derniers, enfin, s'installèrent à Buenos Aires. En 1829, les professeurs français Brodart et St-Amand ouvrent un salon de lecture. C'est ainsi que l'on peut commenter des auteurs français, entre autres Lamartine. Après la fondation de l'Académie de langues, un autre Français, Prosper Alexis Ribes, est le premier à organiser l'étude de l'anglais et du français. José Joaquin de Mora et Pedro de Angelis créent l'Athénée argentin, et leurs épouses, toutes deux françaises, en font de même avec le Collège argentin de filles.

Eugène Arthaud dirige au milieu de diverses polémiques son Académie commerciale. La concurrence le contraint à écrire de longs articles en utilisant un style ingénieux et à l'occasion agressif.

Puis vint Mimvielle, Chilien d'origine française, qui traduisit Victor Hugo, et écrivit des drames appréciés en son temps. L'école de commerce qu'il dirigea eut son importance dans la vie intellectuelle de Buenos Aires dans les années 30.

Dans divers textes littéraires et autobiographies argentines de la fin du XIX^e siècle, on note une caractéristique : la certitude qu'une façon de vivre était en train de changer, et tout était imprévisible. Les critiques allaient parfois à l'encontre du progrès technique, des coutumes étrangères, parfois plus grave, de l'immigration. L'énorme masse arrivait à l'improviste, dans le désordre, provoquant ironie, commisération ou léger refus. Deux générations plus tard, la cassure était totale. Le mode de vie local que certains écrivains argentins sentaient disparaître depuis la fin du XIX^e siècle, apparaît en revanche clairement vers 1830. C'est une transition entre la vie coloniale, et une européanisation constante.

Les gens *connus* est ceux *qui se connaissaient*, constituent le secteur qui est représenté dans tous les documents ; le reste de la population se perd dans l'obscurité marginale, et il n'est pas possible de parler d'elle ; sinon par généralités ou anecdotes. Les *gens connus* allaient au théâtre, fréquentaient les salons, suivaient des cours ou enseignaient à l'Université. Les annonces des journaux leur étaient spécialement destinées, car seulement les *gens connus* achetaient des livres ou s'intéressaient à l'inauguration d'une nouvelle académie. Les postes principaux, au sein des diverses factions politiques leur appartenaient sans exception. Leurs luttes internes s'éloignaient du centre de l'élite, uniquement lorsqu'intervenaient les soldats anonymes.

La sécurité en elle-même de cette *gens*, la certitude de ne pouvoir être confondu, se reflètent dans la simplicité aristocratique des coutumes. Le besoin de différenciation fut plus grand dans les 30 dernières années du XIX^e siècle. Rien à voir avec la mentalité des habitants des villes argentines vers 1830. Les incertitudes politiques les faisaient vivre sur des charbons ardents ; mais l'unité de classe était imperturbable.

C'est ainsi, par exemple, que l'on ne voyait aucun inconvénient à ce que les enfants des grandes familles travaillent comme employés dans des magasins. De nombreux voyageurs en étaient très surpris ; Alberdi disait : « Le comptoir présente un double intérêt : il prépare à de bonnes manières et soigne le faux orgueil ».

Un médecin italien offre ses services dans la « Gaceta Mercantil » début 1830. Le texte est ainsi rédigé : « Les personnes connues pourront compter sur son assistance, à toute heure de la nuit ; Il suffira de frapper à la porte de la pharmacie. Les pauvres ne paieront pas, et ce, autant de fois qu'ils viendront. »

On vivait encore à la lumière du jour, et les journées commençaient et se terminaient tôt. On faisait les achats au lever du soleil, environ vers 7 heures du matin, dit-on.

Dans ces divers magasins, appelés *tiendas*, on ne vendait pas seulement des tissus, mais aussi de la verroterie, des aliments, des meubles. De plus, ces magasins servaient de lieu de réunions, parfois même de réunions subversives. Avant l'Indépendance, une savonnerie passa dans l'histoire pour une raison semblable. Au début de notre siècle, Roberto Payro rendit célèbres les « *Causeries d'arrière-boutique* », tout comme celles que Daudet avait situées à Tarascon. Les cafés existaient déjà, mais le mot café avait signification de restaurant : sa signification actuelle est plus récente.

On mangeait tôt naturellement, les invitations avaient lieu surtout pour le dîner, à 6 ou 7 heures, sauf dans le cas d'un important banquet. Les plats n'étaient pas particulièrement variés mais solides et nutritifs. L'on pouvait manger, entre autres choses, ce que l'on appelle le « *puchero* ». C'est une sorte de plat, comparable au pot-au-feu, composé de nombreux légumes, dont des carottes, du chou, des pommes de terre, des patates douces, de la citrouille, différents morceaux de viande, de la saucisse, du boudin, etc., tout cela fait bien penser au cassoulet de Mme Clémence, chez Anatole France. Le *puchero* était servi à l'ancienne, dans différentes assiettes, une pour chaque ingrédient.

On importait divers produits : la bière venait de Londres, les fromages de Gloucester et de France, le vin de Madère, le genièvre de Hollande, l'eau-de-vie d'Espagne, etc.

La maison était le centre de la vie sociale. Maison de plain-pied comprenant 3 ou 4 cours, de grandes chambres tout autour, et l'écurie au fond. L'écrivain français Xavier Marmier était enthousiasmé par l'atmosphère intime des maisons de Buenos Aires. Il disait : « Toutes ces cours, ombragées, forment un ensemble merveilleux ; à l'abri des bruits de la rue, illu-

minées par un ciel toujours bleu, et couvertes de fleurs, elles sont dignes de la retraite d'un poète. »

Sous la guinguette fleurie par beau temps, dans le salon en hiver, les amis ou la famille venaient se rendre visite fréquemment, le plus souvent sans prévenir. Dans son journal *La Mode*, Alberdi en faisait une satire. Plus sérieusement, en envoyait une personne du service porter quelques lignes griffonnées à la hâte pour inviter les gens à dîner le soir même, ou à converser, écouter de la musique, ou lire à haute voix un texte littéraire. S'il s'agissait d'un bal, une pièce était réservée aux rafraîchissements et à la nourriture, et l'on s'y rendait lorsque la maîtresse de maison y conviait. L'on appelait cela « passer à l'ambigu », mot français signifiant aussi réunion, journal de variété, buffet, etc.

A mesure que l'influence européenne se faisait sentir, par les livres, les articles des journaux, la conversation devenait un art social et aimable. Les guides de la conversation, importés d'Europe, se succédaient. Un dictionnaire célèbre au XIX^e siècle, portait le nom de *Dictionnaire de la Conversation*, comme nous avons déjà vu.

Un article de Sarmiento, en 1841, se terminait ainsi : « La France est le pays où l'on converse le mieux. »

On ne voyageait pas fréquemment en Europe, ni dans le reste de l'Amérique. Les bateaux étaient le moyen de communication ; ils apportaient les livres, les journaux...

Quelques journaux étaient rédigés en anglais ou en français, et à l'occasion, en version bilingue. Ceci non pas par snobisme mais parce que, au Rio de la Plata, il y avait de nombreux Anglais et Français. Un dentiste espagnol offrait ses services par l'intermédiaire du journal « *La gaceta* », en janvier 1831. L'annonce était digne du « *Dottore Enciclopedico* » Dulcamara, dans l'« *Elixir d'Amour* » de Donizetti. « Depuis ma tendre enfance j'ai été professeur dentiste, approuvé par les protomédicats de Paris, de Madrid et, dernièrement, de cette capitale. Toute cette grande capitale connaît ma dextérité, je sais rendre les opérations moins douloureuses, et sans aucun risque, je parle de ceux qui pourraient survenir en cas de maladresse... Les dents artificielles que je place ont des ressorts élastiques en or, et les dents ne proviennent pas de cadavres, selon l'usage courant, mais d'animaux marins ; elles gardent leur émail naturel, et leur blancheur éclatante, bien qu'on ne les sorte pas pour manger ou pour dormir. Ma gratitude envers ce grand peuple m'a contraint à de grands sacrifices, afin de découvrir un élixir ; ce médicament soigne en un mot toute affection venant des dents ou des gencives. » Et en note, il ajoutait : « Les petits flacons sont en vente chez moi... »

Nous allons faire, Messieurs, comme le bon dentiste : nous allons mettre le point final à cette causerie, pour rendre l'opération moins douloureuse.

Nous n'allons pas courir le risque de ce jongleur d'un vieux dicton espagnol, auquel on donna trois pièces en argent pour qu'il chante et dix pour qu'il se taise.